

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 JUILLET 1892

SOMMAIRE

TEXTES.—Nos primes.—Vieilles gazettes, par Ed. Aubé.—Carnet du *Monde Illustré*, par Jules Saint-Elme.—Gladstone et Salisbury, par J.-G. B.—Poésies : A l'hon. Auguste-Réal Angers, lieutenant-gouverneur pour la province de Québec, par William Chapman ; Mystère, par François évy.—Les fleurs du Labrador, par P.-G. R.—Poésie (fable) : Poule, aigle et rossignol, par le Rév. F.-X. Burque.—Nouvelle canadienne : La terre paternelle (suite), par Joseph-Patrice Lacombe.—Rêverie, par Pedro.—Le duel Mayer-Morès.—Étymologies, par P.-G. R.—Le monument de Christophe Colomb.—Espégleries d'écoliers, par J. Beaumont.—Variétés.—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Feuilletons : La belle ténébreuse et Mlle de Kerven.—Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—Spencerwood.—Portraits : Le marquis de Salisbury ; l'hon. William Gladstone ; Le capitaine Mayer ; Le marquis de Morès.—Les cerises : En voulez-vous ?—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} " "	25
3 ^{me} " "	15
4 ^{me} " "	10
5 ^{me} " "	5
6 ^{me} " "	4
7 ^{me} " "	3
8 ^{me} " "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-dix-huitième tirage des primes mensuelles du *MONDE ILLUSTRÉ* (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu samedi, le 6 AOUT, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister ; entrée libre.



VIEILLES GAZETTES



NE fois encore, parlons de paperasses jaunies. Il s'agit de journaux très anciens sur lesquels je viens de mettre la main, et que plus d'un collectionneur m'enviera, j'en ai la conviction.

* *

Le *Courrier des Départements réunis* est une petite feuille grand comme les deux mains, à peine ; elle porte la date du 6 Prairéal, an VIII de la République française.

En tête des deux colonnes, qui composent le journal, on lit la note suivante :

" Cette feuille paraît tous les jours pairs, l'après-midi, chez P. J. Hanicq, où l'on s'abonne pour Malines à 5 francs 25 cent. pour trois mois, à 6 francs (franc de port) pour les départemens. On s'adressera directement aux bureaux de poste de chaque ville. On peut également s'abonner chez les libraires suivants : A Bruges, chez de Moor ; à Gand, chez Fernand ; à Anvers, chez Bincken ; à Louvain, chez Franckx ; à Bruxelles, chez Horgnies, bureau des gazettes étrangères, marché au bois ; à Courtrai, chez Gambar & à Enghien chez Poelaert, distributeur des gazettes ; de même dans tous les bureaux des postes de la Hollande & de la France. On payera en souscrivant. Toutes les lettres relatives à cette feuille devront être adressées franchises de port."

La matière du journal est disposée sous forme de dépêches. Il y en a de Londres, Milan, Ville-neuve, Sion, Vienne, Augsbourg, Stokach, Saint-Gall, Stuttgart, Francfort, Manheim, Paris, Bruxelles, des bords du Lech et de Memmingen.

La dépêche de Paris en date du 3 Prairéal, dit : " Des lettres de Vienne annoncent que le général Kléber a entièrement défait l'armée du grand Visir, en Egypte..."

" En ce moment, (14 mai-24 floréal), nous recevons la nouvelle de la prise de Lindau, Bregentz et de la forte position de Feldkirch, cette opération n'a coûté aucun combat, vu que les autrichiens voulaient évacuer ces postes à la sourdine, mais les fruits n'en ont pas été moins brillants, puisque 1600 chevaux qui conduisaient l'artillerie et les bagages sont tombés au pouvoir de nos troupes. L'aile droite fait un mouvement par le Saint-Gothard."

Le dernier paragraphe est ainsi conçu : " De la part du commissariat-général de l'armée hollandaise dans la campagne de 1794, on notifie par celle-ci à tout brigadier ou chancelier muni d'un certificat du sieur Schipfen, directeur des charrois, contenant ce qu'il leur est encore dû pour salaire jusqu'au 19 janvier 1795, qu'ils aient à s'adresser, avant le premier juillet de cette année, au sieur Heymerchs, demeurant dans le Molen street, chez le maître tailleur Fisscher à Lahaye, ou bien au sieur Celse Henrion, maître maréchal à Chimay, département de Gemmappes, pour obtenir leur liquidation finale, tandis qu'on les avertit par celle-ci, de ne pas tarder plus longtemps, de s'adresser avec leurs réclamations susdites aux personnes sus-nommées, parce qu'ils risquent après cette époque, que leurs créances ne soient jamais liquidées."

Comme on le voit, le petit numéro dont je viens de citer quelques extraits ne date pas d'hier ; il est cependant très bien conservé.

* *

Du *Journal de la Belgique*, dimanche, 12 juin 1831 :

" On écrit d'Anvers : Avant hier, la demoiselle Van Beveren de Calloo a été victime d'une de ces imprudences toujours inutilement signalées et qui montrent pour la millième fois le danger de jouer avec des armes à feu. Trois militaires étaient logés chez ses parents, et l'un d'eux prenant un fusil qu'il croyait déchargé, l'ajusta, en lui demandant si elle voulait être tuée. L'infortunée lui répondit oui en riant, et aussitôt la balle lui fracassa le crâne."

* *

Le *Spectateur Canadien*, gazette française de Montréal, 22 septembre 1821.

De ce numéro j'extraits quelques lignes sur les derniers moments de la Reine Caroline d'Angleterre :

" ... Depuis 4 h. jusqu'à 7, (7 août 1821), la Reine alla toujours de pis en pis. Un moment avant 8 heures elle tomba dans un court assoupissement. Peu après, son œil se fixa, le muscle se roidit, et elle tomba dans une stupeur dont elle ne s'est point réveillée. A 10 heures 25 minutes (après une privation de parole et de sentiment de plus de deux heures), la nature cessa de combattre ; et presque sans effort, l'épouse de George IV, la Reine régnante d'Angleterre, expira. Il n'y avait

point de parent auprès d'elle pour lui fermer les yeux ; point de prélat mitré pour recueillir ses déclarations solennelles d'innocence et les publier : mais la paix y était, avec un sourire angélique ; et au moins le dernier moment d'une vie agitée par tant d'orages et de tempêtes, fut un moment de calme et de joie.

" A 11 h. et demi, le bulletin suivant fut délivré :

" Sa Majesté la Reine est décédée 25 minutes après 10 heures cette nuit.

M. BAILLIE, H. AINSLIE,
W. C. MATON, PEL. WARREN,
HENRY HOLLAND.

" Brandenburg-House, 7 août."

Dans l'éditorial du même journal, on lit : " Il paraît que la maladie de la Reine était une obstruction et une inflammation des entrailles. Il y avait dix jours qu'elle était malade lorsqu'elle est morte. Son corps n'a pas été déposé à l'Abbaye de Westminster, sépulture des rois et reines d'Angleterre, mais embarqué sur une frégate et envoyé à Brunswick, pour être déposé dans le tombeau de ses ancêtres."

" Quand le convoi partit de Londres, la populace insista pour qu'il allât dans une autre direction différente de celle qui était indiquée, et se mit à huer l'escorte (particulièrement les Gardes du Corps) et à lancer des morceaux de brique : les soldats firent plusieurs décharges de fusils qui tuèrent un homme et en blessèrent plusieurs. Une enquête de coronaire se tint sur le corps de l'homme tué le 15, et s'ajourna au vendredi."

* *

Une statistique du nombre de journaux publiés annuellement dans le temps portait le chiffre à " 80,000 par semaines, à New-York ; 40,000 à Baltimore et à Philadelphie ; 30,000, à Boston et à Washington ; 20,000, à Charleston, à Richmond et à la Nouvelle-Orléans, etc. Puis dans notre province, 4,000 numéros par semaine à Montréal et 3,000 à Québec, c'est-à-dire 7,000 en tout, dans le Bas-Canada puisqu'il ne s'en imprime plus aux Trois-Rivières. Ce nombre de 7,000 multiplié par 52 donne 364,000 pour l'année."

Si l'on compare aujourd'hui la circulation d'un seul journal à Montréal ou à Québec, soit à 22,000 par jour, on voit les progrès étonnants faits par le journalisme depuis cette époque.

* *

Je finis par une chanson que j'extraits d'un compte rendu de concert. L'écrivain disait comme prélude : " Ceux de nos lecteurs qui ont assisté aux concerts donnés dernièrement par M. Cristiani et les demoiselles Gauffreau, ne seront probablement pas fâchés de trouver ici la chanson suivante, par laquelle nous avons eu le plaisir de voir débiter mademoiselle Laure, dans la soirée du 21 du mois passé. Cette chanson, belle en elle-même, nous a semblé, et a dû sembler à bien d'autres, plus belle encore et plus touchante dans la bouche d'une cantatrice aussi accomplie."

En soupirant, je vis naître l'aurore,
En soupirant, je vois venir le soir :
Plus lentement il va couler encore ;
O ! mon ami, je ne dois point te voir.

Pendant le cours de la longue journée
Mon cœur ne bat de plaisir ni d'espoir :
Hors le désir de la voir terminée,
Tout m'est égal, je ne dois point te voir.

Heureux demain, si Vénus que j'implore,
D'un cœur brûlant veut bien combler l'espoir :
Heureux demain, presse-toi d'éclore,
O ! mon ami, demain je dois te voir.

La nuit s'avance, et Diane amoureuse,
D'Endymion descend combler l'espoir ;
O ! mon ami, Diane est trop heureuse,
Pour avancer l'heure où je dois te voir.

Il n'y a guère de comparaison à faire entre les